

Charles Juliet

Accueils

Journal IV

1982-1988



P.O.L

Accueils

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'Année de l'éveil, *récit*, Grand Prix des Lectrices de Elle 1989

Affûts, *poèmes*

Dans la lumière des saisons

L'Inattendu

Ce pays du silence, *poèmes*

Carnets de Saorge (*à paraître*)

Editions Hachette

Journal I

Journal II

Journal III

Editions Fata Morgana

Rencontres avec Bram Van Velde

L'œil se scrute, *poèmes*

Fouilles, *poèmes*

Approches, *poèmes*

Rencontre avec Samuel Beckett

Une lointaine lueur

Editions Arfuyen

L'Autre Chemin, *poèmes*

Bribes pour un double

Editions Maeght

Bram Van Velde, *monographie* (en collaboration avec Jacques Putman)

Bram Van Velde, *collection « Carnets de voyage »*

Editions Fernand Hazan

Giacometti

Editions l'Echoppe

Accords

Entretien avec Pierre Soulages

Jean Reverzy

Entretiens avec Raoul Ubac

Editions Fourbis

Pour Michel Leiris

L'Incessant

Ecarte la nuit, *théâtre*

Editions Paroles d'aube

Trouver la source

Editions Jacques Brémond

Failles

Charles Juliet

Accueils

Journal IV

1982-1988

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-392-X

Pour M.L.

1982

4 janvier

Il y a quelques jours, très exactement le 28 décembre, en fin d'après-midi, Catherine m'a appris au téléphone le décès de Bram Van Velde. L'été dernier j'avais senti qu'il s'éloignait, qu'il appartenait de moins en moins au monde des vivants, mais il n'empêche que ma peine est profonde. Je le connaissais depuis 1966, et notre amitié avait grandi au long des années.

Je repense à notre première rencontre. J'étais monté à Paris et n'avais rien à y faire. J'étais venu là simplement pour humer l'air de la capitale, me promener dans une ville où avaient vécu et vivaient des écrivains que j'admirais, mais désargenté, ne sachant où aller, je déambulais au hasard des rues, écrasé d'ennui, aux prises avec une exaltation vide qui me maintenait dans l'attente de je ne savais quoi.

Tout en marchant, je feuilletais un petit carnet, et j'ai trouvé là le nom et l'adresse de Bram. Descombin me les avait communiqués quelques mois plus tôt. Je me souvenais qu'il m'avait dit avoir rencontré ce peintre, et qu'il avait été impressionné tant par l'homme que par ce qu'il avait dit. Sur-le-champ, j'ai décidé de lui rendre visite.

J'ai demandé à des passants où était située la rue où il

habitait, et comme j'en étais proche, je m'y suis rendu, j'ai trouvé la maison, grimpé des escaliers et j'ai sonné. Encore maintenant, quand je songe à tout cela, je suis empli de confusion. Car il m'a fallu une belle inconscience pour aller me présenter chez un peintre dont je ne savais rien et dont l'œuvre m'était rigoureusement inconnue. D'ailleurs, à cette époque, je n'étais pas sensible au langage de la peinture, et si l'occasion m'avait été donnée de voir certaines de ses toiles, elles n'eussent pour moi rien signifié.

Il était onze heures du matin. Une femme a ouvert la porte. Elle m'a appris que Bram devait accompagner ses amis à l'aéroport où ils conduisaient quelqu'un, mais que le même jour, à cinq heures, il pourrait me recevoir.

A l'heure convenue, j'ai sonné à nouveau. L'homme que je venais voir fut soudain devant moi. Environ soixante-dix ans, grand, traits fins, yeux bleus, cheveux blancs, front très dégagé, un air de grande distinction. Ce jour-là, j'ai eu d'ailleurs beaucoup de chance. Résidant près de Genève, il n'était à Paris que pour peu de temps, et je suppose que si je ne l'avais pas trouvé, je n'aurais pas renouvelé ma tentative. Car dans la mesure où aucune intention précise ne me poussait vers lui, il est quasi certain que l'impulsion qui m'avait porté à vouloir le rencontrer n'aurait pas persisté.

Assis face à lui, je ne trouvais aucune question à lui poser. Il ne parlait pas et j'étais singulièrement intimidé. Je me maudissais d'avoir cédé à mon impulsion et dérangé un homme à qui je n'avais rien à dire. Que pouvait-il penser de cet hurluberlu qui lui rendait visite et demeurait muet ? Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, j'étais gagné par la panique. Je voulais prendre la porte, mais ne savais comment lui présenter la chose. Et le silence durait. Et ma débâcle empirait.

Après un interminable moment, pour mettre fin à ce face à face et à la gêne de nos regards qui par éclair s'interrogeaient mutuellement, Bram a proposé de faire quelques pas dans la rue. Je crois bien que s'il était resté

silencieux une minute de plus, j'aurais trouvé le courage de m'enfuir et qu'il ne m'aurait jamais revu.

Nous avons marché, la parole m'est revenue, et je ne me doutais pas que je vivais là les premiers instants d'une amitié qui allait pour moi tant compter.

6 janvier

Peut-être Bram était-il moins un peintre qu'un contemplatif. Il n'aimait rien tant, me semble-t-il, que d'être seul et inactif, immergé en lui-même, occupé à jouir de ce qui montait des profondeurs de sa source.

8 janvier

Lorsque la nouvelle de la mort de Bram m'est parvenue, j'étais en train de rassembler les feuilles dactylographiées de mon *Journal III* pour en faire un volume qui allait être envoyé le lendemain à mon éditeur. Je regrette maintenant de n'avoir pas ajouté une note dans laquelle j'aurais dit que la fin de cette amitié coïncidait d'une manière étrange avec la fin du travail sur ce livre dont l'achèvement marquait également la fin d'une étape de ma vie.

Cette note toute simple qui eût donné à l'ouvrage sa juste conclusion, elle était dans ma tête, mais je n'ai pas trouvé le courage de la consigner.

11 janvier

Depuis ce jour du printemps 1977 où il avait dû quitter Genève en catastrophe, Bram n'a pas eu une fin de vie heureuse. La rupture avec Madeleine l'avait profondément affecté et il a beaucoup souffert de se retrouver seul. Certes Jacques Putman et Catherine ont fait tout ce qui était en leur

pouvoir pour l'aider, l'entourer, mais il est certain que ses dernières années ont été assombries par ce drame qui n'a d'ailleurs pas pris fin avec son départ de Genève.

Il a eu ce double privilège de toujours bénéficier d'une bonne santé et d'arriver à sa quatre-vingt-huitième année sans être véritablement diminué. Il est à noter que bien des peintres vivent très âgés, et il serait facile d'en citer une dizaine qui, au cours des deux ou trois dernières décennies, se sont éteints à presque quatre-vingt-dix ans, ou les ayant dépassés. Dans la Chine ancienne, on avait déjà remarqué que nombreux étaient les peintres à atteindre un âge très avancé, et toutes sortes d'hypothèses avaient été émises sur les causes possibles de cette longévité. L'explication à trouver est peut-être fort simple. Un être qui non seulement consent à sa réalité interne, mais qui, de surcroît, s'emploie à l'enrichir, à la faire se déployer, à en jouir intimement à longueur de temps, vit en un tel accord avec lui-même que son organisme ne subit pas ces tensions qui assaillent et usent l'homme dissocié, en guerre contre lui-même.

Mais l'explication que j'avance n'est pas valable. Car si elle l'était, elle devrait pouvoir être appliquée aux écrivains. Or tel n'est pas le cas. Cette longévité, peut-être serait-elle due au fait que les peintres travaillent une matière pâteuse, soit une matière comparable à la terre en tant que substance, ce qui, en sollicitant leur sensualité, les aiderait à s'incarner davantage, à renforcer les liens qui les unissent au monde.

Mais je m'avise que cette autre explication n'est pas meilleure que la première. Car les peintres chinois étaient des calligraphes, ils ne se servaient pas de pâtes, mais d'encre. Il faudrait donc admettre que les causes de cette longévité résideraient dans le processus créateur dont le peintre est le siège. En activant certaines fonctions, psychiques et autres, ce processus contribuerait à créer un fondamental accord avec soi-même, libérerait des énergies qui permettraient au peintre de repousser le jour de sa mort. (Ce que j'écris là ne me convainc guère, mais je ne vois pas d'autre explication à proposer.)

13 janvier

Depuis l'adolescence, le besoin ne m'a pas quitté de partir en quête de ce que j'ai perdu sans jamais l'avoir possédé.

A Aix, quand j'avais quinze-seize ans. La peur constante que ne m'échappe un geste de révolte qui m'aurait précipité dans le malheur.

16 janvier

En réponse à une question posée par une revue :

Il est rare que j'aie vraiment mal

Mais tant de choses pèsent rongent nous meur-
[trissent

Tant de choses me fatiguent me maculent

Tant de choses usent ma ferveur

endeuillent mon amour des êtres et de la vie

Mais si avant au long des stagnantes années

ces coups morsures déceptions

me maintenaient dans la souffrance

parfois dans l'accablement

un insurmontable désespoir

je dois reconnaître que maintenant

depuis que j'ai traversé la nuit

ils n'ont plus le pouvoir de me corroder

me vouer à la détresse

me contraindre au refus

Tout au contraire

soumis à une alchimie qui les transmute

ils ne cessent de me nourrir

de renforcer mon adhésion
de rendre plus grave et plus lucide
le oui par lequel j'accueille
ce qui m'est consenti

20 janvier

Ce besoin qui m'habite, trace mon chemin, donne un axe et un sens à ma vie, sa nature exige qu'il demeure enfoui au plus secret de l'ombre interne.

Souvent, je n'ai en moi que des pierres. Pour que l'écriture me soit possible, il faut qu'elles fondent, que le feu intérieur les transforme en cette substance qui viendra se couler dans mes mots.

Ce qui si souvent me scelle les lèvres : mon souci d'autrui, ma crainte de lui désagréer, de le blesser, d'aller au rebours de ce qu'il pense.

24 janvier

Si nous redoutons tant la mort, c'est en raison même du prix qu'elle confère à la vie.

Quand on est pris par ce qu'on vit, on n'est pas présent à soi-même, on n'a qu'une conscience floue de ce qui se passe, de ce qu'on éprouve. Tenir un *journal*, c'est revenir sur ce qui a été vécu pour le vivre à nouveau, pour en dégager le sens, pour en jouir et en garder trace.

27 janvier

Quand je prends conscience de ma médiocrité, je me

demande ce que je serais devenu si des êtres de qualité n'avaient pas croisé ma route, si je n'avais pas lu des centaines de livres qui m'ont permis de me dégager de mon étroitesse, de m'ouvrir, de me donner les moyens de la réflexion.

Avoir accès à la culture, à l'art, quelle chance, quel fantastique privilège.

2 février

L'idée qu'on se fait des choses nous empêche de les voir. L'idée obture l'œil.

Quand je veux écrire et que je n'y parviens pas. Ces empêchements insurmontables et qui tiennent à des riens.

Ceux qui ont été travaillés par une profonde souffrance, ils savent que seule est tolérable une parole nue.

7 février

L'énorme importance de la culpabilité dans de nombreuses vies.

Les mots sont des activateurs d'énergie.

Ceux qui cheminent en direction du plus intense, ils se sentent bien souvent indignes de ce qu'ils brûlent d'atteindre. Un sentiment d'indignité qui s'accompagne d'une profonde souffrance.

12 février

Les adaptations négatives. Tous ces efforts que tu as faits pour t'ajuster à la névrose d'autrui.

Ce vieux paysan a été hospitalisé. Chaque jour, à heure fixe, en empruntant des sentiers et des chemins de terre, son chien parcourt les trois kilomètres séparant la ferme du village où se trouve l'hôpital, et il aboie longuement sous les fenêtres de la chambre occupée par son maître.

13 février

Vivre seul est assurément difficile, douloureux. Mais à cette solitude peut s'en ajouter une autre : celle qu'on connaît quand on est coupé de sa propre intériorité, qu'on se trouve dans l'impossibilité de dialoguer avec soi.

Une souffrance lucide, qui détache du moi, aide à grandir, à mieux aimer. Et à l'inverse, une souffrance qu'étouffe l'ignorance, et où rien de bon ne peut germer.

15 février

Ne mets pas des noms sur tes sentiments. Tu es toujours à séparer, cloisonner, en bref, à t'imposer des garde-fous. Il n'est qu'un seul amour.

18 février

Tant d'êtres ne poursuivent la liberté que dans l'espoir de faire tout ce qu'ils veulent, de céder à tous leurs désirs. Mais pour celui qui a souci d'autrui, être libre – libre de certains dogmes, de certaines idées, de certaines traditions... – ne peut aller sans accepter certains devoirs.

La recherche de soi est un long chemin.

Au début, il n'est d'ailleurs pas de chemin. Seule règne une profonde ténèbre. Une ténèbre faite d'interrogations, de doutes, de fatigue, de haine de soi, de difficulté à vivre... Mais un travail d'élucidation et de clarification parvient à la repousser, à y faire naître une faible lueur. Alors des entraves commencent à tomber, des obstacles à disparaître, et un chemin finit par s'ouvrir. Il permettra à celui qui l'empruntera de se connaître et de vivre en bonne intelligence avec lui-même, les autres et le monde.

Au long des trois premiers volumes de son Journal, Charles Juliet a relaté son cheminement. Dans ce quatrième tome, il poursuit sa quête. Mais la sérénité lui est venue, et ces notes où alternent instants de vie, rencontres, plongées intérieures, marquent un indéniable accomplissement.

Charles Juliet est né en 1934 à Jujurieux dans l'Ain. Il a publié chez P.O.L : L'Année de l'éveil, Affûts, Dans la lumière des saisons, L'Inattendu, Ce pays du silence.



130 F
936128-5
ISBN : 2-86744-392-X
04-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS